

— HÉDI BOURAOU —

HÀÏT- VOIS

suivi de
ANTILADES



Hédi Bouraoui

HAÏTUVOIS
suivi de
ANTILLES

CMC Éditions

Bourauoui, Hédi, 1932-
Haïtuvois suivi de Antillades

ISBN 2-89017-011-X (br.)

ISBN 978-2-924319-00-0 (PDF)

1. Haïti
2. Poésie
3. Canada
4. Prose poétique
5. Multiculturalisme

Correspondance :

CMC Éditions

Canada-Mediterranean Centre
356 Stong College, Université York
4700 Keele Street
Toronto, Ontario M3J 1P3
Tél: (416) 736-2100 x31004
Téléc: (416) 736-5734
cmc@yorku.ca
<http://www.yorku.ca/laps/fr/cmc/index.htm>

Numérisation : York Printing Services

Correction d'épreuves : Elizabeth Sabiston

Imprimé au Canada

Dépôt légal : mars 2014

© CMC Éditions et Hédi Bourauoui

HAÏTUVOIS
suivi de
ANTILLES

DU MÊME AUTEUR

Musocktail (poésie). Chicago : Tower Associates, 1966.

Tremblé (poésie). Paris : Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1969.

Immensément Croisé (poème dramatique). Paris : Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1969.

Éclate Module (poésie). Montréal : Éditions Cosmos, 1972.

Vésuviade (poésie). Paris : Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1976.

Créaculture I (essais). Philadelphia : CCD, et Montréal : Marcel Didier, Canada, 1971.

Parole et Action (texte de langue). Philadelphia : CCD, et Montréal : Marcel Didier, Canada, 1971.

Structure intentionnelle du Grand Meaulnes : vers le poème romancé, Paris : Nizet, 1976.

Table des matières

HAÏTUVOIS

Préface	9
Vaccine Tam-Tam et Nada Qu'a	15
Les Globules de ton île	23
Had'ra Vaudou	26
Lèvres femellées de la liberté	30
Génie à humaniser	35
Projets fraternels	39
Partagé	42
Articulation	44
Vois les Voies éparpillées des Voix	47
<i>Ultravocal</i> , ou l'art de saturer pour raturer	57
<i>Ces îles qui marchent</i> , ou le chant glorieux de l'homme total	75

ANTILLADES

Ces airs qu'on chante partout	86
Testament de minuit	91
Excès de silence	94
Yo Pas Ka Tiré Boyau/ Pour Metté Paille	97
Chronique du colonisé	102
Les Dévoreurs	108
Salut à toi mère Caraïbe	109

PRÉFACE

Qui mieux qu'Hédi Bouraoui pouvait nous « donner à voir » Haïti? Métis culturel, il a su fondre en lui, parfois, dans la souffrance mais aussi avec un rare bonheur les apports de trois mondes. N'est-il pas à l'image de l'île découverte jadis par Christophe Colomb, mixe aujourd'hui de France et d'Afrique, amarré près de l'Amérique? Nés dans des conditions historiques déterminées, l'un et l'autre ont élaboré une culture originale (ni européenne, ni africaine, ni américaine mais étrange fusion des trois continents).

Vase communicant où France, Maghreb et Amérique cessent d'être perçus contradictoirement, Hédi Bouraoui sécrète une forme neuve qui traduit une situation unique et trouve à la suite de Rimbaud et de Lautréamont, une langue qui donne de l'informe, suggère un ordre insolite. Abandonnant « le Paraître » au bénéfice de « l'être », Bouraoui a l'audace de « mettre à poil la poésie » et dans sa réanimation quasi magique du langage de servir les mots et de ne s'en servir point. Toute son œuvre (*Musocktail* 1966, *Tremblé* 1969, *Immensément Croisé* 1969, *Éclate Module* 1972, *Vé-*

suviade 1976) témoigne en faveur d'un artiste qui ne parle jamais la pensée de l'Autre, préfère le mot « vécu » au mot « rencontré », sait construire sa propre maison.

Vésuviade reste l'exemple en ce domaine d'une réussite exceptionnelle. Une voix repense, re-sent le monde, vous le donne à voir ou plutôt à toucher dans son perpétuel va-et-vient de vie verte et de néant grinçant, dans son « angoisse-démence et solitude » qui à chaque tournant vous guette ou vous coince. Mallarmé donnait à voir, à entendre le vide. Bouraoui, ici, creuse, en relief, le néant. Le pile et le face, l'amont et l'aval s'annulent dans « une pétarade d'images » comme il le dit si bien. Sans avoir l'air de le vouloir, sans avoir l'air d'y toucher, il est le poète du XX^{ème} siècle (le poète de la modernité, qu'Apollinaire pressent, désirait) avec ses machines-images mécanomorphes, avec son néant existentiel, avec son humour à couteaux tirés. Fracassante exploration du langage qui va très loin, sans jamais tomber dans la gratuité ou se laisser piéger. Sympathie et distanciation. Faire l'amour avec des mots et puis se retirer, provoquer l'étincelle et l'éteindre soi-même, dans la crainte d'être dupe, forcer la quête et l'aplatir d'une gifle telle est *Vésuviade*. La richesse de l'invention visuelle, auditive, spatiale, typographique, les facettes

multiples de ces formes sensuelles qui tantôt se répondent, coïncident ou se repoussent brutalement, laissant le lecteur-auditeur pantelant, cette façon de traquer l'insolite au fond des mots, de les désamorcer, de les faire se télescoper comme dans les dessins animés où deux syllabes se laissent tomber pendant que celles du début et de la fin s'agglutinent, annoncent *Haïtuois*. Il y aurait toute une étude à faire sur l'audace et l'originalité des images de cette œuvre, dont aucune ne perce le mur du ton juste.

Ayant réussi à supprimer le divorce entre l'être et son expression, Bouraoui n'est jamais «en exil» ou «prisonnier de la langue française». Structures, syntaxes, lexiques tronqués, éclatés, mutilés, concassés, deviennent, chez lui, un moyen de connaissance non-discursive, alogique, supra-intellectuelle destinés à rendre un son spécial, à exprimer ce par quoi il est unique. D'ailleurs n'estime-t-il pas (dans ses essais, *Créaculture*, 1971) qu'un homme peut sécréter sa propre culture autant qu'une culture peut le sécréter?

Mais ce poète qui fait la révolution du langage sait aussi, à l'occasion, écrire en français classique et son dernier ouvrage, *Structure intentionnelle du Grand Meaulnes, vers le poème romancé* (1976) montre un

critique si épris de son sujet qu'il disparaît en tant que moi personnel pour adhérer à l'univers de l'œuvre. Poète, dramaturge, essayiste, critique, professeur, cet homme aux multiples visages connaît une audience internationale. En avance sur son temps, son désir téméraire de broyer désespérément ses entraves et de créer un langage qui peut apprendre, faire signe de quelque chose d'Autre, son esthétique de la dislocation, du discontinu, « d'éclate-module » sont mieux reçus en Amérique qu'en Europe où les critiques se sentent parfois perdus en l'absence de référence.

La poésie « l'installe au cœur vivant » de lui-même mais aussi du monde. *Haïtuvois* est le salut d'un pays du Tiers-Monde à une sœur-âme : Haïti. Ce poème-essai se veut révélateur de l'ontologie haïtienne comme les poèmes précédents l'étaient de « l'être Bouraoui ». Il présente, sans discours discursif, l'inarticulable : *il donne à voir*. Le calembour-titre, grinçant, populaire (aïe, tu vois !) rend, par son télescopage de syllabes, la réalité physique et psychique de cette île tragique, son syncrétisme, ses déchirements. Cette architecture baroque de l'œuvre, tantôt en vers, tantôt en prose, cette écriture ici concertée, là libérée, ce message hiéroglyphique ou transparent, tour à tour, sont à l'image de l'anarchie

culturelle qui caractérise la situation haïtienne. Ces matériaux disparates, ce puzzle que le lecteur doit reconstituer (le lecteur participe toujours aux œuvres de Bouraoui) reflètent la Caraïbe et ses apports complexes (indiens, français, espagnols, africains et anglo-saxons) qu'une prosodie traditionnelle serait inapte à représenter. À travers son masque (la peinture - la poésie), Haïti se fait sous nos yeux et livre sans complaisance et sans bavure son timbre unique.

Poète de notre temps, Bouraoui, le fraternel qui traque l'Homme partout où il se trouve, a su tisser un fil ténu qui unit l'Afrique à la diaspora, le Maghreb à Haïti et aux Antilles.

Jacqueline LEINER

VACCINE TAM-TAM ET NADA QU'A

«Pas d'poôblème à Haïti»

Et le sourire s'échancre jaunâtre sans la moindre conviction

Un sourire farci d'histoires interminables qui en disent long...

Un sourire qui cache et révèle tout un monde, tout un mode de vie

«Pas d'poôblème à Haïti»

Refrain d'une tragédie, reprise du chœur antique commentant le destin

«Pas d'poôblème à Haïti» et le soleil ardent remplit les ventres

Un rêve verdâtre des tropiques... Cancer à injecter comme les rayons

Qui font bronzer la peau blême et livide des rassasiés

On ne meurt pas de faim disent les impérialistes

On meurt d'abondance de nourriture... de sur-alimentation

Pendant que le chauffeur du bus s'éponge le front
avec un mouchoir blanchâtre je l'entends réitérer
«Pas d'poôblème» chant tragi-comique
Servant lieu de religion Tout est pris à la légère :
seul moyen d'éviter le suicide

Il fallait voir le regard envieux sur les visages
des badauds
Les bras pendants et oisifs remuaient à peine le
travail absent on se contente de fusiller du regard
les touristes de les envier et de les haïr secrètement
jusqu'au moment où l'on pourrait extraire de leur
avarice quelques cents pour nourrir les essaims
d'affamés !
«Pas d'poôblème» le monde peut se métamorphoser
en guides
Nous ne sommes pas avec Virgile et les cercles
concentriques de la *Divine Comédie* mais dans un
réel plus surréel que l'enfer... Des guides qui
se collent à vous mal gré bon gré qui vous poulèchent
comme des mouches un morceau de sucre...
Une aubaine à faire parader devant les voisins qui eux
malchanceux ne peuvent montrer que la
blancheur de leurs dents

« Pas d'poôblème à Haïti » et les calebasses vides
semblent danser sur les têtes pleines d'angoisses et
de soucis Harmonie du sort qui partage à
tort et à travers les paradoxes — point
de chicane
Une même avenue à emprunter en temps de
paix et en temps de guerre.
C'est quand les estomacs sont vides que
fleurissent les œuvres d'art
Les yeux mangent les peintures bariolées sur des
Taps Taps cahotiques et délabrés. Des couleurs
éclatantes africaines L'imagination n'a point
de limites dans les formes. Seul obstacle
Le verbe-inscription sur la devanture de l'auto repliée
sur le religieux « Psaume 59 » « Dieu sauve »
Autre moyen de tenir la bride à la révolution
Le mécontentement se traduit dans les
pétarades enfumées Une pollution de premier choix
du mazout asphyxiant et personne n'a l'air de
s'en rendre compte ou de s'en soucier !

Le tintamarre infernal d'une circulation incessante règle
le rythme de la vie malgré les trous et leurs
détours, la poussière et son saupoudrement visible,

les égoûts aventureux humidifiant la
chaussée d'une odeur nauséabonde
Une phrase pour décrire la tragédie des multiples
vies... quelle comédie !
Attirés par la grande ville Port-au-Prince le peuple a
réussi le miracle d'octroyer à chacun deux
doigts de terrain qui leur donnent la possibilité de
se métamorphoser en vendeurs-acheteurs

Charme et subtilité du marchandage. Tout un art
inconnu des étrangers qui ont horreur du
contact humain, qui ont peur de
toucher l'autre. Le marchandage est le seul moyen
de s'entre-pénétrer émotionnellement, tactilement,
intellectuellement... de s'étancher à la
source même de l'homme... de combattre et vaincre
l'inflation... de se créer des liens protecteurs
pour l'avenir bref de se retrouver dans
la cohue des alternatives... d'affirmer son moi non-
pécunier mais son moi vital... Une
aubaine humaine accessible à tous Une fusion qui
permet de se retrouver parmi ses frères... Des
statues prenant forme au sein de pierres
récalcitrantes.

Si la faim crève les ventres, il y a tout un bout de toile
à peindre à barioler pour prendre vengeance
des vrilles qui vous percent

Le monde se transforme en myriades de peintures
chatoyantes

Art nouveau exposé à tous les coins de rues Sans
parler des sculptures de gestes millénaires qu'on vous
offre à un dollar le couple. Il ne fallait
qu'une semaine pour les faire surgir des
ombres cauchemardesques !

Mais si l'on sue dans la plaine on prend l'air et
se vautre sur la colline poste d'observation
qui vous aide à contrôler les fourmis laborieuses.

Tout est dans le partage

L'esclavage continue entamons la révolution

L'esclavage prolifère tuons les injustices

Abstraction qui de loin a l'air d'une grosse bêtise

Tout se mesure à la température ; là-haut il fait froid
ici-bas il fait chaud.

Nue la curiosité se meut sans projets qui occupent

Un chômage à la hauteur de l'enfer Mais

les autres — résisteront-ils à la

tentation ? Liquidier le pauvre pour que le riche

se vende même dans des glacières Un houngan

sévère sans le moindre frisson dans la blessure

L'équilibre de la défaite et de la panique Initiative tuée.
On répète mécaniquement le geste de la croix
d'où surgit un Damballah splendide L'Africanité
clouant crucifiant les membres de l'humiliation
suffocante

Pour une fois la sensualité vain-catrice roule son
moteur bruyant aux yeux de tous Les Touristes
impérialistes apprendront peut-être une modeste
leçon de modestie car

Seules la dysenterie et les cloques des coups de
soleil les rappellent à la vie Ces touristes qui refusent
de tourner la page de leur chez-soi Ces touristes qui
se plaisent dans la séclusion de l'Idem sans le
moindre etc.

Un renfermement. Un emprisonnement dans la
tranquillité du connu.

Un détournement du regard pour s'égarer dans le
nombril où le fils du pays est exclu et ignoré...

Je les ais vus les rabrouer comme des bêtes sauvages
et mon corps devenu bombe s'est lancé dans le cœur
du visiteur con et conquérant

— J'ai dit au cireur de souliers de se lever pour
que je serre à pleins bras son humiliation

— Et à la putain qui accoste aux coins des rues

une grosse étreinte qui l'épouse en déchiquetant
sa dégradation Un mariage qui lui restaure
la virginité

Une putain qui parade le sacré et une nourriture
mystérieuse embaumant ciel et terre
Une conquête de l'humanité

— Je remis au guide empressé un fruit juteux pour
l'empêcher de ramper et deux paroles
affectueuses pour l'accueillir en frère du côté
des libérés.

Je fomentais dans mon rêve une conspiration qui
épuise l'improvisation de ceux qui nous exploitent en
plein jour Je mitraillais d'obus et de paroles
tous ceux qui se baignent dans le plaisir de notre
nausée tous ceux qui, sans tact, sans rime ni
raison, nous violent en bombardant dans nos yeux
(qu'ils disent aimer pour leur beauté!) quelques
dollars verts qui transforment nos peuples
en myopes...

Je torture, moi le pacifiste, les slogans niaisés semés
dans l'air pour nous tenir la dragée haute et le
menton rabaissé

Je les torture à coups de hache pour que nos peuples

assistent au massacre de ces figurants profiteurs
occupant l'arène de notre action
Ma force n'a point de limites pour cravacher, faire
suer, rougir et humilier ces nouveaux vendeurs
d'esclaves pour qu'ils changent de peau et endossent
l'injustice et la culpabilité
— Déchirures gigantesques à ériger en drapeau de
vengeance
— HIATUS-couperet à faire pendre comme un collier
au cou de l'Industrie touristique

LES GLOBULES DE TON ÎLE

Je t'ai dans la peau HAÏTI
Parce que je crève de faim et d'amour
Éruption qui ne dévide jamais le volcan
De mon estomac
 toujours prêt à vomir
Sa souffrance
 Douleur des essaims de mendiants
Qui se réchauffent par le nombre en contemplant
Les nombrils des autres
 perchés sur les collines
Agonie de l'errance au bout des doigts
Une chimère à allumer dans le labyrinthe
De la bureaucratie crapuleuse
 et jouisseuse

Je t'ai dans la peau
Parce que je ne peux pas changer de couleur
Et ma colère est ta colère
Une couleur tactique à créer
De tentantes barrières
Infranchissables pour ceux qui ont le cœur
De dire NON à l'émasculatation

Non à l'inceste poudreux qui met le feu
Aux poudres

Je t'ai dans les veines
Parce que tu revivifies mon sang fraternel
En aiguisant ma révolte
Et ma déveine de sous-développé devient
La haine de tes poètes
En attendant les machettes tranchantes
De tes paysans

Je t'ai dans la peau
Parce que ton île flottante circule
Dans mes artères et m'enfante
De nouveau moi le condamné
Des obsessions
 Je rugis dans ma marche d'espoir
Et j'expurge les terres infestées
D'Injustice
Entre la vie et la mort, l'envers
Et l'endroit, je coule mes improvisations
Dans ton cœur réceptacle de chagrin
Ainsi je raccommode les chimères
À partir du délire neigeux
Ainsi à travers ton corps je vois

Naître la fragilité du jour
Sur mon sol natal

Je t'ai dans les veines
Parce que je suis marié au monologue
De tes dissidents
Qu'avec eux je peux créer un dialogue
Perturbateur
Et que même à distance, les chicaneurs
Du dernier morceau de pain
Traîneront nos misères comme des boulets
De désespoir qui leur éclatent au visage
Éparpillement de l'inflation aspergeante
Douche lugubre à désinfecter
Les nantis néanteurs de Nos culs.

HAD'RA-VAUDOU

La Mama-tambour et les deux petits
Battus... L'Asotor détruit
L'esprit se double sans trouble réveillé
Un Son crible l'agonie et les cibles
Des démons vivants et visibles

Possédé le multiple roule l'unique
Le désolé dépasse l'angoisse-tactique
Une pénétration dans la richesse :
 De nouvelles vérités
La Puissance bat la crise de l'annulé
 Se faire valser ailleurs
 Sur l'excuse de la nature
Ne plus avancer le postérieur
Pour l'arbitraire dérisoire qui dure

La Place secrétaire à tout faire
 Sert le Mambo
Les Hounsis vibrent pour s'initier
 Dans le bel Hier
Seul théâtre de la raison croyable

L'Aujourd'hui
Chacun décharge sa cargaison

Les cuisses exorcisent les causes
Pendant la pose des effets Mariage
Que dirigent les cous prisonniers
 Auto-da-fés?
Auguferaï Dieu du feu
Erzulie Déesse de l'amour
Tournoient sur eux-mêmes dans la prière
Les chaises renversées sur les têtes se déboussolent
L'un croque le verre l'autre suce le sang
Entre la vie et la mort un rêve flamboyant

L'affection nargue le vice dans la carrière
Des pierres taillées à chacun sa sculpture
L'Idole dénudée une pourriture de chair
Devant la certitude blottie une déraison
L'honneur se seringue alors
 Pour rejoindre la sépulture

Vévés tracés... les loas jettent la protection
Dans les yeux gonflés de conviction
Lui danse sur le poteau électrique

Du possible
Elle extrait des billets verts d'une bouche
Inaudible
Douleur et responsabilité se tapissent sans vergogne
L'égoïsme promet aux hésitations de pures besognes
 À annuler disgrâce et haine
Science et superstition se marient dans la Transparence
Qui largue souvent des univers nouveaux
 L'ombre s'ajuste à la lumière
 Et d'un coup libère
 le récit de l'interdit

Dans la même décharge le T'BAL
De Kherkhennah répond simultanéité
De corps vivants
Aux Sons de la Mama une amitié de sœur
Plaidoyant la naissance de l'union
À vaincre l'horizon disloqué de l'image
Aux deux petits les derboukas berbères
Misent sur les drapeaux de la vertu
Nichée dans la misère battue et débattue
Ainsi les chants désagrègent par le rite
Les travers des gourbis et ceux des coumbites

Aux yeux de tous, croix et serpents se lovent
Dans la chute
Intime que le croissant parade sur
La rougeur des victimes
Engraisé l'espoir surgit dans les replis
Des Djinns Damb-Allah Marabout Papa Legba

Après la subversion... soumission...
Le retour au miracle
Marque la présence d'une patrie fautive
L'analogie trouve son écho dans le tourment
Mais
Les fragments de la paix
S'encadrent

Dans la transcendance agressive

LÈVRES FEMELLÉES DE LA LIBERTÉ

à *Monique Brisson*
Rosemarie Desruisseaux
Jocelyne Pierre
Michaëlle Lafontant-Médard

Parle Femme douée du verbe rare délie
Ta Terre par derrière l'esclavage et le mari
Toujours le Mâle-obstacle dresse l'écran
Où tu tisses les mots écorchés de l'étreinte

Parle Fleur millénaire des pays immuables
Ton souffle bouffée d'oxygène bat
En chantant la brèche de l'étoile brillante
Des subtilités à faire craquer le bouclier
Du vent, des nuits profondes...
Ta voix un feu sacré qui dore les branches
De la récolte.

Femme du Tiers-Monde, ta vie
Est une boucle où transpirent des artères
Tracées par ta fine soumission légendaire
Ton calme détrône la résistance du lion

Et les gens sautent la faille invisible
Sans jamais hurler l'échancrure

Pour Toi, le rêve déhanche et balance
La colossale arrogance du sacré passé
Immuable d'après la loi des ancêtres
Je te donne la main et suis tes pas
Pour danser le rythme de la liberté
Du coeur.

Cadence souple qui remue les villes

Pendant que
L'efficace Occidentale mène le tambour
Battant des causes luisantes
Un son strident d'enfer
Coulant dans des veines qui s'empoisonnent

Parle soeur des Caraïbes aux lèvres d'Afrique
Étends tes bras pour bercer la mer
Du renouveau
Ton regard calme laisse passer l'orage
Pour cueillir la fragile récompense des âges
Ta révolution tranquille veille et guide
L'habitude qui change de peau

Dans ton abnégation j'ai placé ma patience
Écoute... Écoute...

Ton esprit en alerte signale des arguments
Largués dans le sens du jugement
Constructif
Une leçon à façonner le chemin
Mène-partout du printemps préventif

Femme mère épouse d'Afrique sœur de l'Antillaise
Ton projet envoûtant commence
Le déluge des couleurs
Une saison nouvelle jaillissant
De la coquille des siècles
J'entends craquer les prétextes espiègles
Et j'assiste à la marche
majestueuse des continents

À la fenêtre, l'homme croit jouer
Au vertige de son spectacle
Lui, le levain de la gestation!...

Souviens-toi Femelle en chaleur d'idées
Quand l'épice et l'excitation te montent
À la tête
Souviens-toi de la trique du maître
N'endosse pas la peau calleuse du traître
Transforme la souffrance en bâton magique

Des pays étoiles... une voie lactée
Dans la mémoire de la chair purifiée

Je sens le peloton des ombres-mâles
Esquisser des intentions exaspérées
Raclures à retrancher
Aux dix commandements du Diablotin
Pardonne Grand'mère
Leurs détours enfantins

Ô Femme riche et pauvre du Tiers-Monde
Ta parole est un oracle remuant
La matrice effervescente des brûlures
La faim s'épuise et se calme
Et la soif s'étanche de tes gestes
L'inévitable remplit l'espace des gorges
Et les pores se mettent à perler
Des fruits odorants
Ton compagnon scrute les fêtes de ta peau
Croyant arrêter le temps
À deux doigts de son nez

Je te vois prendre la relève et briser
l'inertie qui entrave
Sur tes épaules des cargaisons de douleur

Réclamant la liberté du sang sensuel
Régénérateur des aspirations
Je te surprends en train de badigeonner
La pourriture de nos dirigeants endormis
Tu puises ta chaux bouillante
D'entre tes cuisses qui dégoulinent
Une pluie gênante aspergeant
Les générations agressives
La Terre change de goût à leur bouche
Et les océans se libèrent à leur toucher

Des mains vides accomplissent le miracle
De la Tendre profusion
Étalée dans le cœur avide de caresses
L'énergie molletonne les blessures
Et l'angoisse pérégrinant dans nos veines
Aboutit au sourire braqué comme un soleil
Sur les lèvres-ailes du logos
De nos nations.

GÉNIE À HUMANISER

à *Frankétienne*

Un premier contact livresque
Pendant que ma présence domine la ville
À ma gauche la rue des esclaves
À ma droite ton livre verdâtre
Ma bibliographie assume l'espace
De ma sensibilité et
Je reste à attendre sur une chaise
L'âme que j'ai trouvée enfin

Une rencontre
Créatrice rêvée à partir de l'Éclatement

Ma modulation africaine te laisse froid
Toi le fils légitime des Caraïbes
À la lisière... L'Esprit projette
Une hypothétique entente
Des banalités égrainées
En guise d'embrassades

Toi l'ours ou le Timide
Scrute

L'horizon pour accueillir ta verve
Vocale

je me penchais sur l'ultra —
Pour dévider la cabale
De l'Incompréhension
Et tu m'amènes voir ton vernissage

Je m'étais plongé dans ta violence sanguine
Dans tes taches gigantesques cherchant les formes
Dans les couleurs sans fin érigeant les normes
Dans tes emprunts à Soulage et Pollack que
Tu dénonces
Dans la fresque magique que tu annonces
Dans la critique indirecte mais claire
Dans ta chair de Taureau exposée à l'air
Dans tes exercices de style noir et blanc
Tes luttes dramatiques alignées sur les bancs
De la renommée

Mais personne ne veut te l'accorder

Géant tu es
Dans un siècle à venir bombarder ici-bas
Un langage découvert sur Ton front

Qui soulage et abat
le Mal espiègle
et la beauté de Sabbat

En te touchant l'épaule comme pour nous libérer
De nos angoisses
Je t'ai prié de libérer les Perles d'Haïti
Emprisonnées dans tes toiles d'araignées
Je t'ai prié de les installer dans des Arabesques
Bien de chez nous
Pour que le vautour de l'occident
Aille se craquer les dents sur ses vulves
Cauchemardesques
Pour que nos âmes surgissent virginales
Aux sons du Tam-Tam et du vaccine
Pour que l'ivrogne du Tap-Tap me dise
Aimer ton œuvre au lieu de celle
d'Hugo et de Zola
Pour que lorsque je projette ton nom en Flash
Je me retrouve avec mes frères du Tiers-Monde

Nul ne le sait mieux que moi
Tes agonies formelles le chantent tout haut
Tu as tout vomi éclair colère monologue
Dialogue condamnation

Et encouragement
mort et vie

mort et vie

Ta lie et notre vision

Textestructurée selon

Des myriades de voix

À nous de capter le message

Balotté dans tes inter-lignes

Mais de grâce garde

Ta promesse

Et ne sois pas absent au rendez-vous.

PROJETS FRATERNELS

à *René Philoctète*

Un face à face de l'union spontanée
Des frères par delà les planètes
Je retrouve les gestes majestueux
De mon enfance comme si
Nos bras dirigeaient un orchestre
Tu ôtes et remets tes lunettes
Tics articulatoires
D'une symphonie tissant les liens
d'un monde à naître

Peu de gens entendent la voix

Mais
Il y a les surprises de la fraternité
Dans l'élan créateur et destructeur
De mythes
J'aperçois sur ton crâne luisant
Les idées tracer des vévés magiques
À chaque mouvement indicible
Un bouquet de symboles

Pour exorciser la misère du monde
À chaque déplacement d'air
Un verbe qui revigore les damnés
Toi l'illustre guerrier de la souffrance et de l'injustice
Je te vois mordu par ton ethnie gangrène au cou
Attisant le foyer de tes délires
Tes « Îles qui marchent » autant de rêves
Qui trouveront un jour leurs amarrages
Je sais que tu n'abandonneras point le combat
Félin et nauséabond pour les autres bords
Vital pour NOUS qui croyons à l'homme
L'isolement du corps et de l'esprit ne fera
Que rehausser les volutes de nos verbes
Les chants de tes îles t'appelleront un jour
Et deviendront des flèches libératrices
De ta terre, de nos terres

Et si Michaud tâte de l'opium et de la mescaline
Pour gribouiller le monde de graffiti grinçants
Indissolubles
Imagine ce que NOUS, fils de Dahomey, des
Caraïbes, d'Afrique
Pouvons enfanter dans nos « crises de possessions »
Un dédoublement colmatant l'écart du
Mal et du Bien

Des prophéties magnifiques à bouleverser le monde
Une victoire de plus du côté de l'houngan-poète
Harmonisant l'impossible nanti et pauvre
Alors, sortiront des dépossessions, des chants
multicolores
À libérer les peuples par l'action et non par les faveurs
À délivrer les pays de leurs statues de Givre
par la conviction et non par la peur.

PARTAGÉ

à *René Bélance*

Toi mon frère l'exilé volontaire
Sans cesse tenté par le retour
De l'enfant prodigue

Un PAYS

À Ériger selon les lois
Hermétiques et barbares pour
Nos peuples

Une vie à la hauteur du JOUR
Sur des épaules d'ombre
Fracassées au simple contact

Déchirures virulentes
Des plaies incolmatables

Et le rêve continue sa course
Un délire bordant sur la folie

Notre source intarissable n'abreuve
Que l'ennemi
Et Personne pour appeler au secours
Du côté de la nature

Un tiraillement carnavalesque à mettre à profit
Le Rien ne peut jamais propulser un Oui

Je vis comme toi le dilemme de l'emprisonnement
Pendant que la liberté parade
Un chant funèbre
Des deux côtés CUIT
Ah! si l'on pouvait trouver le filon de nos grand'mères
Pour annuler dans la famille
mésententes
et indignation
Alors le déracinement servira à cueillir
Le Vertige de la création aux confins des limites
Et la NUIT se tapira comme une bête fauve
Après la chasse.

ARTICULATION

à *Rassoul Labuchin*

Rassoul,

Tu es prophète dans ma langue sevrée
Violée par « nos pères les Gaulois »

Prophète tu es venu créoliser le monde

Pour que NOUS

Chantions l'amour et la paix

Feuilletés par les Marguerites

Des Champs

et soufflés à tous vents

À tous ceux qui croient

À tous ceux qui ne croient pas

Une conviction

Qui serre les rangs

dans les règles du Verset

Chants créoles

Chants Wolof

Chants Arabes

Chants Berbères

Chants... chants... chants...

Chants de la liberté

Dans les minarets
Sur les croix
En serrant Pierre Loa
Legba et Baron Samedi
Des «Ficus» à arracher à la vie

« Ça qui passer »
Ton corps-verbe se met à danser
Et les ombres de la nuit deviennent
Étoiles dansantes puis filantes
La plus belle aventure d'un prophète-guide :
Des peuples sur le point d'alpha-baptiser.



Vois les voies éparpillées des voix

VOIS LES VOIES ÉPARPILLÉES DES VOIX

Terre inachevée tu exportes
Sans t'étonner
Des cerveaux
Qui chez eux
Seraient des caveaux.

Les cris abondent mais l'écho s'absente
Même pas un simulacre cruel
À se mettre dans la lessive
En attendant le miroir réquisitoire
Un désert
Hurlements dans le tonnerre
Personne ne peut ou ne veut sortir.

La putain me tend son corps
Offrande clamante
Pendant ce temps
Je lèche un frigolo clément
Deux exigences inouïes
 De fraîcheur et de couleur
Une chaleur extirpée de nos gorges
Une tactique rocambolesque
À qui de dégonfler le vestibule
De l'enfer ?

Réquisition récente au centre des barrières
Un choc s'installe dans le parfum des misères
Et le goût de l'exécution vous monte aux lèvres
Comme une douceur érotique
 À n'effacer que par la mort

Je vois les tempes vibrer une colère
Dans les souhaits insatisfaits
Et ma neutralité éclate
En chocs rocs chants déchirements
Spontanés
Des actes primitifs dans l'horreur
Un délire sanguin
Des mains comptant l'écho des sons
En dépit de l'empoignement

Lisses comme des fesses de vierges
Les cocotiers chatouillent
Un ciel sans nuages
Seul le désespoir semble pleuvoir
Puissance des soustractions
Qui remplissent les mains d'angoisse
Ne cherchez pas la corrélation
Du côté de la nature
La musique de radio inonde le monde
Un moyen facile de partager
Le chant et le rêve
Et non, comme nous le croyons,
Une agressivité intolérable
De l'intime

Tes dents sensuelles dans leur
Blancheur hantent mon âme
Tes lèvres humides me noient
Dans le charme

De l'éternel Retour

Tes yeux liquides avivent
Ma souffrance
La langueur de tes gestes
Vertige d'une délivrance
Nos corps douloureux se mettent
À caresser
Le cri de la fusion
Et le silence à ébranler
Les chefs gras de nos
chefs-d'oeuvre pulvérisés.

L'Idole du peuple feu de néon
Mille ampoules caracoleuses
Pour un visage de plastique
Un pouvoir dans le fil
Agamemnon à sacrifier
Pour que les marionnettes esquissent
Une chair hypothétique

Les mâcheurs de cannes à sucre
Délient le grain d'énergie qui résiste
À pleines dents ils arrachent
leur sort du bois revêche
Et crachent un métal
Qui valse et courbe l'échine
De pantins absents
Un jour les crachats seront chant
Éclair à panser les blessures

Systèmes qui assassinent
Pluriel terrasseur
Nouvelle torsion de la vie
Un mythe qui lubrique
 nos chimères
Entre les vieilles tortures
et les nouvelles
Un ennui anéantisiteur
De la bouche et de l'œil
Qui s'acheminent vers
 la rencontre.

La guitare ne panse plus la plaie
Et le vaccine ne souffle plus la colère
La plaie luit comme le soleil
Réveillant le triste remords
Les airs se jouent dans la peau
Des croix à incruster dans le tort
Alors la douleur se meut en Aurore
Comme le miel la fleur de l'abeille

Les prisons et les casernes se spiralent
Comme des jaunes d'oeuf dans des blancs atones
J'ai vu les gardes encercler les demeures
Jaunâtres comme des bracelets-menottes
Des mains en papier carbone
Seule la honte brisera le calque
Et autant en emporte la marque
Du vent.

Je bâtis mon paysage à force
De changer de mirage
Mettant en relation
Ma densité verbale
Je ne collectionne point les traits
Pour mes projets
J'épouse le devenir d'un frère
Et je me sens chez moi
Un Avenir suscitant la cohérence.

Tu étouffes et l'air périlleux
De la subversion t'enveloppe
Linceul à lacérer
Dans un viol gigantesque
Une pénétration éjaculatoire
Délivrance
À arroser le désert ambiant.

Ton R saute à tous les mots
Décapsulades de grenades
Adoucissant les menaces
De l'homme-tampon
Légères blessures dans les piqûres
Des cauchemars
Promesse d'une nouvelle houle
À faire tanguer les ventres vides

«Souviens-toi que tu es poussière»
Une blancheur immaculée où dort
À jamais le cruel l'injuste et le barbare
La pureté du décor ne trompe plus
L'aventure tortueuse et sanglante
N'a servi à rien
Deux soldats s'amusent avec les armes
En fumant une cigarette
Le Roi des malades est dans la cale
La peur et le respect envolés
Une dépouille pourrie comme
toutes les autres.

L'éplucheuse d'oranges offre
Deux quartiers de soleil
À étancher la crainte du passant
Remonté par la mécanique
 Du jugement dernier
Des mains poudreuses tendues
Captent le jus
Pendant que l'orgueil surgit
Du sol
L'azur fruité dans la bouche
S'avale la vergogne d'une nation
À chaque spasme de révolte
Un poème d'espérance éjaculé
 L'amour dans l'orgasme
Ainsi la duplicité des trouble-fêtes
Se grille en face de l'humilité.

L'art de saturer pour raturer

À l'écoute d'*Ultravocal* de Frankétienne¹

¹ Frankétienne, *Ultravocal* (Port-au-Prince, Haïti, 1972) p. 415. Toutes les citations tirées de cet ouvrage se réfèrent à cette édition.

L'ART DE SATURER POUR RATURER

Ultravocal. Des voix réquisitoires
 Une condamnation gigantesque de biais
du système dominant
La dictature lacérée et massacrée
 L'injustice vermoulue
Des voix qui deviennent
 des croix
Le poète déchiffreur
 cloueur de singes dénaturés

Le singe représente chez Frankétienne le symbole de l'autorité émasculée, feinte et illégitime qui gouverne le monde entier. Le roman-poème dramatise les hantises du poète-narrateur, ses souffrances et ses douleurs, sa soif d'amour et de justice. Un dialogue parfois tripartite : au centre le moi-filon (centre d'intelligence jamesien) autour duquel gravitent d'innombrables pôles d'attraction, dont deux prédominants :

1. la femme aimée, inspiratrice de douceur et de tendresse ;

2. le pouvoir arbitraire et castrateur spécifique et anonyme, absent et présent à la fois, que l'élucubration du poète tente d'anéantir, sinon de lutter contre.

Armes tranchantes

violence virulente

Bains dans une boue verbale qui dégénère et régénère

Éclaboussures de rêves aux confins de l'infini

Sons stridents

monologués dialogués

clichésés

parfois pasteurisés

Lecteur avale ta pilule ultravocale et ponds

un geste analactal.

Des paragraphes qui flottent comme

des îles cauchemardesques.

Des poèmes ciselés taillant dans la brièveté

des Kaléidoscopes qui chavirent les horizons.

Le cadre est annulé

L'espace illimité

La terre

L'univers

Le personnage aboli comme dans le nouveau roman

Parfois une ombre médiévale surgit

Mac Abre présent qui hante nos cadavres

Histoires qui se veulent déstructurées
pour l'amour participatoire
Mais une cohérence interne s'établit en dépit d'elles...

L'art de l'éclatement Une vibration qui secoue le
familier Pourtant

Frankétienne parle de lui directement se mettant au
centre de notre univers. Le critique peut lui reprocher
l'exposition parfois didactique, le point de vue d'un être
qui se veut présent partout et nulle part et qui malgré
tout éclatement étale sa limite.

Reste le HASARD qu'il adore
Chance d'une rencontre à éliminer ou à remplir le vide
Les idées parallèles aux « nuages » se laissent façonner
sur l'enclume parce qu'il existe
une femme aimée « *incrédule* ».

Heureusement le poète est là pour lui appliquer sa
conque vocale et l'étincelle contactuelle jaillit de cet
amour du jeu et du hasard.

Malheur à la réussite qui regorge de pièces d'argent
comme dans le cas de la

« TÊTE CLAIRE BORLETTE
SANS GRATTER TÊTE » (p. 137)

Des moins Des chiffres qui dégringolent
dans le rêve inépuisable en dépit
des poignards plantés dans le cœur.

Les nuages sans forme dans l'univers spiralisé,
libres dans leur mouvement, se laissent rarement attraper
comme d'ailleurs ces idées-forces eschatologiques
éparpillées dans une vomiture prolifique.

Comment façonner les travers ?
Comment donner forme à ce qui nous déforme ?

*« O femme ! il est vrai que nous avons le marteau
entre les mains, mais comment faire pour mettre
les mauvais nuages sur l'enclume ? » (p. 70)*

L'instabilité de la chance nous donne parfois raison.
Le reste du temps une harangue incessante
et ensorceleuse.
Dormir et rêver ballottent l'alternative
d'une mécanique irréfutable :

« Vous avez faim, rêvez. Vous avez soif, rêvez. Vous êtes nu, rêvez. Vous êtes malade, rêvez. Vous sombrez dans le chômage, rêvez. Vous voulez survivre, rêvez en paix. Pour combler le vide, rêvez encore. » (p. 136)

Dans le monde de Frankétienne, comme dans la réalité vécue, nous sommes gouvernés par des « singes drogués », « *Des gorilles ivres fous de leurs forces physiques* » qui nous pétrissent et nous amputent selon leurs désirs saugrenus, qui nous empoisonnent l'existence et nous figent en statues de sel. Une fausse alerte comme celle du Président des États-Unis d'Amérique, par exemple, peut, par l'erreur d'une technologie infernale, pulvériser le monde. Le poète cite cette alerte à l'attaque nucléaire du samedi 20 février 1971, alerte manipulée par une carte perforée !...

Il condamne ouvertement la société de consommation, la prolifération d'objets manufacturés qui envahissent notre monde en nous dépayasant. La seule sauvegarde, c'est que le poète existe pour faire éclater l'hégémonie de la loi et de l'ordre et de l'objet et ses désordres, pour dénoncer la démagogie régnante et la corruption dégradante. Le poète perce des trous d'air dans l'étouffement. Il rompt le cercle infernal du pouvoir

suranné. Mais sa position est un tant soit peu ambiguë :

*Poètes au regard brûlant
vous qui sucez le sel de la terre
partagée entre l'amour et le chaos :
On respecte autant qu'on maudit
votre folie, à cause de la lumière
terrifiante de votre voix. (p. 50)*

Démasquer le mensonge à force d'éclatements d'images
Couper la tête aux légendes
S'enivrer d'espoir
Aimer les mots à force de ruptures
Laisser vivre l'ambiguïté dans les replis profonds
de la narration
S'attirer le lecteur comme le migrateur
des soubresauts internes
Dans l'intervalle un accueil général
Un accueil qui décolonise le moi et sa terre
Un accueil qui fraternise avec le toi et la mer
Une fête créatrice et un sol labouré
Des graines dans le bec de chaque oiseau

« Ouverture sur tous les espaces » (p. 28)

Frankétienne est conscient de son rôle de poète

variable selon les circonstances, défiant les amours impossibles

« *c'est son destin le plus pur* » (p. 31)

mais en même temps il se demande s'il est dans sa folie
« *le clown de lui-même* ». (p. 35)

Protéen-illimité ses giclures obliques visent immanquablement la source de nos misères.

Lorsqu'il condamne à haute voix le triomphe de l'idolâtrie qui indubitablement tue la liberté, il se réfère au culte du moi de tous les Présidents à Vie qui régissent nos destins (voir à ce sujet le dialogue du poète avec « *l'ange du dimanche* » — peut-être fils du Baron Samedi).

L'ironie de la fin du dialogue ne laisse point de doute
au jugement catégorique de l'impersonnel
du type EUX

Le poète n'attaque pas seulement le pouvoir central, mais aussi les anti-corps qui soutiennent ce pouvoir, prenant la forme de rats empestant dans *Ultravocal*. Cette peste des rats toujours présente ne peut être enrayée par la parole et le rêve du poète :

*«Je n'ai que des rêves et des mots. Rien
de plus. C'est peu. C'est vraiment peu
pour chasser les rats de ta pauvre demeure.»*
(p. 108)

Le poème est éclaté
pulvérisé

par les cris des profondeurs, aussi bien que dans la
présentation visuelle. Des paragraphes se promènent,
des blancs intercalés entre article et substantif, verbe et
pronom. Des tirets qui coupent l'élan arrêtent la phrase
comme le vers d'un poème.

Des phrases s'allongent et se rallongent effets accumu-
latoires qui étouffent comme le manque d'air dans la
bouteille bouchonnée qui revient sans cesse dans la
narration.

Bouteille vide contre laquelle le narrateur-poète se
fracasse la tête.

Du vertige intério-extériorisé et,
comme il le dit,
«de la fumée tout autour» (p. 71).

*«Nous finirons... par exploser nous-mêmes la tête
coincée au goulot d'étranglement, pour mourir
seuls et insatisfaits» (p. 71).*

Le rôle du poète revient à retrouver le cœur même de la brisure, la fente intérieure de l'éclatement. Et plus il y a d'éclatement, plus il y a possibilité de création, comme pour le lecteur plus il y a d'espace dans la trame poétique, plus il est capable de s'infiltrer et de forger sa vision du monde ou ses désirs et ses rêves selon la sensibilité du moment.

Air espace marge silence dans les fissures vertige dans l'éparpillement paroles disjointes le tout conditionnant l'intrusion exigée par le texte, intrusion qui se vante d'être un engagement. À la limite, une assimilation. Les ruptures langagières et narratives ouvrent les portes au destin du lecteur-décodeur pendant que le poète se retire du cœur de l'univers. Un moment de répit. Reprendre finalement le souffle.

Frankétienne nous assaille de tous les côtés. Il n'y a point de souffrance ou de douleur qu'il ne remue. Il soulève et démontre les revers de toutes les angoisses. À la critique du pouvoir absolu canalisé dans la narration par la thématique du voyage, se joignent d'autres condamnations écologiques, sociales, religieuses, ontologiques, méta-physiques. À la tête de cette épopée du mal règne Mac Abre semant des sachets de rêves

empoisonnés et destructeurs, sciant les différents membres du corps humain à tort et à travers, semant la panique partout où il passe.

Nous rencontrons pour la première fois Mac Abre à la page 111 (hasard de l'imprimeur!), trois fois 1, l'unique et l'omnipotent, peut-être le moi, la trinité du Roi, Moi dans un triangle. À chaque côté de la question il existe un angle de sortie. Le moi solitaire embrasse lui-même son image à travers la frustration et l'aliénation englobante. Multiplication de facettes: une conquête. Mac Abre, sorte de Mack the Knife, perçant et transperçant de son sexe-poignard aussi bien que de ses diaboliques intentions tout le monde qui l'entoure.

«Le distributeur et déchiffreur des rêves» néfaste s'en va à travers le monde pratiquer *«la géniale théorie de la pendaison par les chiffres»* en relisant *«les chapitres clés du bréviaire»* (p. 142) représentant une imagination hétéroclite et destructive, une profusion de l'incongru difformateur, un surréalisme effréné.

Son lieu géométrique est Mégaflore sans cesse violée et où il ne reste plus que *«les corps sans tête»* (p. 143). Au loin surgit le *«château Truquin»* (p. 143), sorte

de Maison-Blanche, Palais Présidentiel, Élysée, etc., dominant de la colline les cadavres ici-bas dans un « *spectacle sexe et lumière* » (p. 144).

Frankétienne donne à son personnage une dimension atemporelle. Personnage médiéval il « *remonte à plus de 20 siècles* », apparaît aujourd'hui, dans le passé récent et lointain, dans la « *période coloniale* » en 1805, « *après Austerlitz* », « *sous l'Empire Villasaq* » (p. 191). C'est un Hitler hideux mais aussi le démon de tout temps poursuivi par Vatel dans une course incessante et frustrante. Comme un ramasseur de poubelles ou de cadavres de Mac Abre, Vatel est toujours en train de récupérer et de reconstituer des fragments de textes, des bribes de livres, des éclatements d'écritures qu'il essaie de rapiécer comme si son monde déchiqueté ne pourra jamais être recollé.

Cette analyse linéaire du personnage ne rend pas compte de ce voyage qui reste énigmatique, et de cette présentation narrative qui rappelle les hachures complexes du nouveau roman. Le fonctionnement de la trame romanesque est présenté selon des ruptures séquentielles, des segments de matériaux infiniment brassés, prenant parfois forme de spirales, avec encerclements et ouvertures.

Ironiquement la recherche de Vatel ne va cependant pas plus loin que le dictionnaire

«*Le dél. Délabrement. Délit. Déluge.
Délire. Délinquant. Délai.*» (p. 191)

Chasse aux mots Chasse aux maux
Dans cette polyphonie de la douleur et de la mort
Dans ces giclures de colère
Dans ces interrogations et constatations hurlantes
et choquantes
Dans cette autopsie multiple
Dans ces fracassements lugubres
Dans ces rêves entrelacés
Dans ces broderies de métaphores tortueuses
qui s'entrechoquent dans un délire d'épouvante,
il existe une mécanique broyeuse impardonnable, un
dieu suprême assoiffé de sang.

La mécanique représente le seul élément structurel dans ce monde éclaté. Citons à ce sujet «*les ratropou-
vermouchiques*» (p. 118) infiniment agressifs mais contre lesquels aucune agressivité n'a été tentée. Les «*ratropou-
vermouchiques*» forment des classes variées d'animaux négateurs. Chaque catégorie d'animal est présentée dans une narration définissant le genre avec

des poèmes intercalés, bijoux précieux du possible en contrepoint. Il commence par la définition du rhinocéros (écho de la pièce de Ionesco), qui rappelle celle d'un dictionnaire normal amplifié et boursoufflé jusqu'à faire éclater l'essence même de cette espèce d'animal. Au manque d'intelligence et d'imagination de cette brute, le poème en contrepoint nous donne cette vision :

*« Livres mimant l'impossible désir
fragile transparence entre la
flamme et nos mains »* (p. 121)

Viennent ensuite :

La stupidité du Ravet
« La persécution des punaises »
L'intrusion néfaste des maringouins
Les écorchures des morpions
Les salissures des mouches qui parlent
tandis que *« les fleurs se sont tuées »* (p. 126).
Les mangeurs d'hommes gloutons spasmodiques
Et finalement
Le jeu du narrateur-poète émerge dans sa solitude
aussi bien que dans sa révolte.
De nulle part
il surgit
Contestataire :

«*Mes cris insupportables. L'eau par delà
ma voix. Ma différence à moi, le décollement.*

*S'évader
Contourner l'obstacle
franchir le mur par la porte du miroir.* » (p. 129)

Le voyage à travers cette nomenclature d'espèces animales et humaines aboutit, comme dans toute l'œuvre de Frankétienne, au je terrible et terrifiant qui s'accuse accuse, qui se blâme et condamne, qui ouvre les bras pour vous accueillir et vous ferme la porte au nez, qui vous taillade en petits morceaux et vous recolle en vous infusant le souffle de la vie. C'est dans les intermit- tences de ses voix et de ses gestes que la lecture devient possible, que ses « *graphies virulentes* » acquièrent leur sens.

En soulignant l'anonymat des causes et des effets, le poète crée une zone de neutralité génératrice de nourri- ture possible dans ce monde infernal où l'encerclement des plantes, des animaux, des hommes, des objets poursuit sa course destructive où l'on ne peut jamais prendre au piège le dénouement de l'aventure.

Frankétienne excelle dans ses multiples stratifi-

cations d'effets, ainsi que dans ses accumulations de luttes virulentes. Mais la prolifération et l'enchevêtrement des voix et des attaques créent une sorte de saturation qui risque d'être déroutante pour le lecteur non initié. L'ouverture du poème ou son inachèvement laisse au lecteur un espace où il peut s'intégrer, trouver sa voix, et à la limite créer son propre hurlement contre les vices incurables et les injustices indéniables. L'effet de saturation peut cependant déclencher chez le lecteur trois réactions possibles :

1. le contaminer au point où il devient immunisé — la harangue du poète passe à côté ;

2. le rendre pessimiste au point où il est tellement écrasé qu'il ne se sent point la force de réagir — inutilité de l'acte, absurdité de l'action ;

3. le perturber, le déranger dans ses assises les plus profondes, et ainsi le plonger dans le cauchemar et le délire qui vont lui ouvrir les chemins de la liberté — peut-être une véritable prise de conscience et une action assumant sa responsabilité.

Ceux qui ont vécu le drame de l'injustice, et ceux qui ont subi les agonies de la création expérimentale ne manqueront pas d'opter pour la troisième possibilité. À

notre avis, cependant, ce nombre de récepteurs du massage-message d'*Ultravocal* sera restreint. Frankétienne connaît le risque. Toute œuvre avant-gardiste aliène par sa définition la majorité.

Ce poème-roman spiraliste aspire à purifier par le vertige, modifier par l'abondance détruire par la construction (et vice-versa) faire aimer par le scandale. L'éclatement des barrières fait surgir des tourbillons qui déhanchent et déboîtent tous les sens. L'abondance de l'œuvre picturale de Frankétienne (voir son exposition à Port-au-Prince à la salle Dante-Alighieri) représente la même déclaration de guerre que son œuvre littéraire. La profusion de couleurs et de formes de ses gigantesques tableaux crée chez le spectateur la même saturation, les mêmes coups de fouet déchaînés contre la pourriture irréfutable.

Les hurlements picturaux et verbaux contre la bêtise et le vide sèment des grains d'espoir qui se cristallisent en grains de vérité par la course du poète vers le vertige.

Comme par le chant et par la danse d'une cérémonie vaudou qui prépare à la crise de possession, le poète lance son tourbillon de mots, mais dans sa semence, il

recrée l'univers tout en sortant «des chemins de la solitude». Pour une fois la violence de l'éclatement et les ratures libératrices ne sont ni vaines ni absurdes, car elles ne font pas partie de l'abstraction mais traduisent plutôt le renouveau de la vie.

Le chant glorieux de l'homme total

Au son de *Ces îles qui marchent* de René Philoctète¹

¹ René Philoctète, *Ces îles qui marchent* (Port-au-Prince, Éditions Fardin, 1974), deuxième édition, p. 81. Toutes les citations tirées de cet ouvrage se réfèrent à cette édition.

LE CHANT GLORIEUX DE L'HOMME TOTAL

Ce livre de René Philoctète, *Ces îles qui marchent*, est divisé en quatre chants célébrant la terre natale qui, dans son éclatement, jaillit et asperge les autres terres du monde. Le recueil contient aussi quatre illustrations de l'auteur dramatisant visuellement les problématiques soulevées par l'écriture. Structurellement parlant, le premier chant souligne la dimension historique et large le thème du voyage sur la mer ainsi que du dialogue mer-terre.

Au deuxième chant le poète s'adresse à ses camarades exilés et décrit une vision nord-américaine rapportant ainsi ses impressions de voyage de la terre québécoise. Dans le troisième chant il survole son île ainsi que celles des Caraïbes, et le détachement ciel-terre révèle l'harmonie de la surface et la douleur dans tout approfondissement des données.

Dans le quatrième chant Philoctète amalgame toutes ses thématiques dans un vœu de bonheur et d'harmonie qui dépasse sa terre, la marronne. Cette démarche sur le plan poétique est parallèle à la structuration visuelle. Le premier dessin représente une

vision cauchemardesque : des têtes coupées, des têtes de morts, un soleil-épouvantail-homme, des cœurs qui flottent, des fruits en obus, bref, comme le dit le texte, « un pays de jardins, de soleil, et d'eaux vives planté dans l'humus de la mort et de l'épouvante ».

Le deuxième dessin révèle des quadrillages de têtes de morts et de cages thoraciques, des articulations d'os, trois plaques dont l'une est enchaînée à un soleil noir aux rayons formés d'os.

La troisième illustration montre une sorte d'hexagone, et des figures géométriques où les collages deviennent de plus en plus baroques, où la parole désarticulée est éparpillée à travers des sortes de rues d'un plan de ville « à feu et à sang ». Deux phrases semblent dominer : « L'histoire est un perpétuel recommencement » et « Les inégalités s'étendent et s'accroissent à l'infini. » Ces phrases reprennent la thématique du recueil, d'une part la répétition de l'histoire, qui n'aboutit pas toujours au progrès de l'esprit mais d'autre part qui creuse plutôt un fossé de plus en plus large d'injustice et de dégradation.

Dans la quatrième illustration, Philoctète réussit à établir, comme dans son recueil, l'équilibre et l'harmonie

souhaitée, la vision de l'optimiste qu'il est. La terre natale émerge en quelque sorte en une femme-«négrionne» complète avec une calebasse remplie, une fleur à la bouche, et un jupon en planète mobile spiralant comme des étoiles lumineuses sur un ciel sombre et noir. L'environnement dans ce dessin est surpeuplé d'oiseaux et de fleurs, de cerfs-volants et de voiliers, de ruches et d'abeilles, d'yeux qui flottent, l'ensemble dans une atmosphère de joie, de fête et de flottement.

Si nous nous sommes attardés sur ces illustrations, c'est surtout parce qu'elles projettent une intention visuelle d'un texte hautement poétique. Le fil conducteur de cette architecture quadruple est le thème du voyage et de la chanson, de la conquête du mal par le bien, de la redécouverte de soi au contact des souffrances terrestres. Nous avons dans ce recueil une chanson de geste épique où le poète Philoctète est une sorte de Roland haïtien qui sonne le cor de son lambi, contrairement au Roland de la Chanson, qui refuse de sonner du cor pour obtenir l'aide dont il a besoin. Philoctète, lui, fait appel à tous les hommes de bonne volonté de s'unir pour enrayer les injustices sociales, les dissensions qui séparent les races, les chicanes nationales, pour une fusion et une union spécifique et universelle. Il réussit à

varier le ton de ses chants : élégiaque, en forme de prière, de coercition, de cri sauvage, d'amadouement, de persiflage. Sa technique de présentation est aussi variée que sa présentation typographique : bribes de phrases, poèmes classiques, poèmes en prose, dialogues dramatiques, narration descriptive, éléments biographiques, passages didactiques et politiques — tout un éventail de procédés techniques épousant la virulence de ses éclats et l'élan forcené de son amour pour l'homme.

Philoctète allie à merveille le rythme vital des Caraïbes aux tam-tams africains, et sa remontée à la source africaine ne l'empêche pas de marquer les buts de sa différence. Sa distinction lui permet de dépasser le cadre local et de fraterniser avec le sort du peuple vietnamien, par exemple, ou avec les « chants de guérillas » qui font avancer le peuple subjugué vers les marches nobles de la dignité humaine. La réussite de Philoctète ne réside pas dans une cogitation abstraite, livresque, mais plutôt dans la leçon qu'il tire directement de « sa terre » et de sa chair, lui, le « simidor prodigieux ». À sa propre voix, il en ajoute d'autres pour l'accumulation de différents chants qui se superposent afin d'amplifier les voix et indiquer les changements nécessaires au rajeunissement de sa « terre édentée ». Comme

il le dit, « La terre n'a rien contre les hommes. Ce sont les conquêtes humiliantes des colons, les injustices qui ont déferlé sur la terre, qui ont souillé l'homme ».

Philoctète étend ses préoccupations historiques à Bonaparte, aux fournaises de l'esclavage, aux conquêtes espagnoles, etc., de manière à élargir les épouvantes et universaliser le dilemme de sa terre natale. Mais même dans les conquêtes et les défaites il y aura toujours une Jeanne surgissant à la tête d'un peloton « portant en lambeaux son corset, ses seins pointés comme boulets/ qui firent trembler les soldats de France » (p. 29).

En abolissant le langage qui crée des frontières et en se basant sur le drame du paysan isolé et meurtri, le poète réclame non point des privilèges mais plutôt une souveraineté qui fait soulever les têtes, une liberté qui remplit les ventres de fierté. C'est ainsi qu'il propose à la fin de son premier chant un toast « au peuple dominicain/à la gloire de Cuba/au rêve épique d'Aimé Césaire ». Par le naturel du salut, palpable à la manière de ses ancêtres, le poète rejoint sa terre qui s'enchaîne par l'amour à d'autres terres.

Le retour à sa terre natale lui facilite le départ dans le deuxième chant où il se tourne vers le Canada, terre des

exilés, ses frères, mais aussi terre industrialisée effrayante dans son isolement et son aliénation : « J'ai contemplé des nuits entières les feux rouges de ton ciel comme autant de tam-tams annonçant aux pilotes dans le noir que telle tour se dresse là où peut-être l'on guérit... » (p. 40). Outré par ce monde mécanique dépourvu de sentiments naturels, il adresse une apologie pleine de tendresse à son inspiratrice Hélène afin d'éviter les truquages et les complices et rejoindre son « chemin de phosphore et de rhum ». Philoctète n'hésite pas à se juger avant qu'on ne le juge dans ce décalage qui s'opère en lui et dans l'optimisme qu'il affiche pour sa terre et les terres du Tiers-Monde. Il opte franchement pour le naturel totalement dépouillé, et pour les formes qui ne seraient pas « félines ». C'est ainsi que ses îles flottantes pourraient vagabonder à leur gré, vagabondage dont la première préoccupation est la liberté, seule à enrayer la profonde blessure humaine. Le voyage ne doit pas être celui de la parole mais celui de l'action. L'action est seule à empêcher les « razzias » qui mutilent, la soumission qui atrophie.

Philoctète condamne « les paladins de l'épouvante » qui déferlent sur la terre des Caraïbes, violent et pillent « ces îles blessures/ces îles culs-de-jatte/ces îles cous

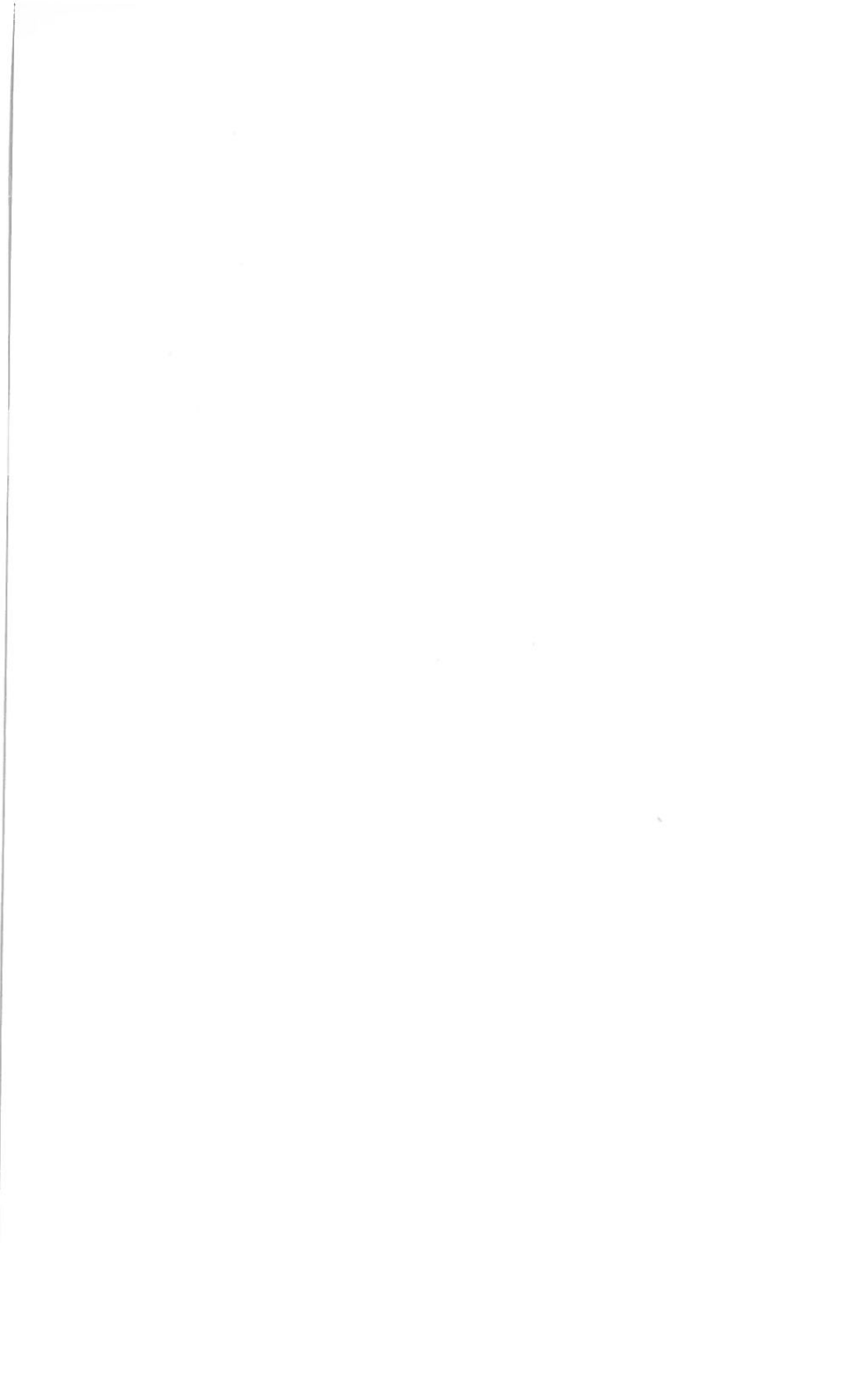
coupés/qui se couchent se donnent se livrent de toute/
l'extravagance de leur verdure » (p. 57).

Pour sortir de ce « carnaval atlantique », le narrateur chante la délivrance du joug des « bringues », et le seul espoir, c'est de faire craquer les vieilles habitudes comme le vent qui siffle sur « un air de Cuba » créant « de vertes pancartes d'avenir ». À partir de la plaie virulente, le poète se métamorphose en annonciateur féroce de la « nouvelle façon de voir ». En chantant les louanges jusqu'à la limite de ses forces, il charrie ainsi un amour gigantesque, difficile à étancher mais palpable, à partager avec tout un chacun.

S'il prend les armes, ce n'est point pour une aumône hypothétique mais pour la liberté du chant, pour le chant libérateur qui fait couler les sources et les rivières, qui fait flotter la terre et les hommes. C'est grâce à ce délire suprême du poète que les îles se mettent à se déplacer dans un mouvement gracieux sur le chemin de la bonté. Philoctète affirme qu'il retrouve son essence d'homme parce que « la beauté et le mal » de son île comme des « cris de bête prise aux serres du soleil — me font retrouver aujourd'hui la réalité de ce que je suis : un enfant terrible des traditions de ma race » (p. 73). Cet

enfant a un rêve splendide et majestueux, celui de la participation « à part entière à la rotation géante » (p. 76).

Philoctète n'oublie pas que de grands sacrifices restent encore à faire, qu'il y a d'énormes traquenards même dans la faim « devenue folklorique ». L'homme total doit tendre les mains comme ces îles qui marchent. Il doit rejoindre l'action universelle pour un réveil gigantesque, une prise de conscience qui nous met « le cœur sur les lèvres ». C'est seulement à ce moment que le poète, et l'homme en général, sera ébloui par tant de beauté et de majesté que la poésie s'effacera pour laisser place à une entente parfaite, à une fête globale, à une résurgence universelle qui ancrera toutes les îles du monde à la racine fugace de la plénitude.



Antillades

CES AIRS QU'ON CHANTE PARTOUT

Pèlerinage au lieu de ta naissance
Ce foyer de pauvreté de ton île luxuriante
Où la flore extravagante
Ranime le cœur que chatoient
Les flamboyants
Et la personnalité versatile des crotons
Rue de la Paille fend le village en deux
Un ruisseau nauséabond étale ses détritiques mornes
Déprimants ses lambeaux de plastique bleu
Ne servant ni à concurrencer le ciel
Ni à protéger les régimes
Déchirés comme les couleurs douteuses du malheur

Dans la rigole, un pourceau rose s'empiffre
de bananes vertes
Un pourceau noir continue à paître dans la pierre
et la rocaïlle
Rien ne change même chez les innocents

Sur un banc des vieux paisiblement discutent
Parés de leur habit du dimanche
Aux couleurs bariolées singeant trois mondes

L'Afrique, l'Europe, l'Amérique s'ajustent poliment
Carrefour de reliefs tourmentés sans la moindre fronde
Je crois voir le visage de ta mère qui te ressemble
Ou peut-être la mienne dans son panache vert-clair
Fière, paisible, heureuse de vivre dans notre ombre
Elle cache dans son sourire timidité et susceptibilité
— Oui je connais Césaire, je l'ai vu naître
Sa maison natale est derrière le ruisseau
Détruite elle n'a ni porte ni fenêtre
De l'autre côté du pont tu trouveras une hantise
Chantant l'air des Biguines

Chaque villageois m'envoie vers un nouveau tournant
Et les chemins s'entrecroisent de vagues possibilités
Mais c'était tous des vieux
Les jeunes : Césaire connais pas

Sur la place les garçons jouent au foot, insouciant
Ignorant l'invasion de la Blanche
Curiosité d'Occidentaux en quête de petites histoires
Pour meubler la vie et exorciser les angoisses
Mon tourisme me fait honte moi
L'indigène de Madinina l'île aux fleurs
Moi le transplanté sur trois vagues

Qui te tendent la main
Aimé : ne connais pas
Moi je t'ai appris par cœur
Ton parcours est mon discours routier
Le meilleur réseau de toutes les colonies
Pareil qu'en Bretagne paraît-il
Histoire d'acheter et de boucher l'exubérance verbale

Une vieille dame m'indique deux murs délabrés
Derrière un garage brûlé où rien ne se répare
Un amas de débris inaccessible couvert de feuillage
À flanc de côteaux en bas la rivière malade
Où tu as dû barboter
Une belle épicière me montre un autre chemin
La jeunesse offre en signe de jouissance
Ta maison inconnue mais inventée
— C'est ton ami ? Alors, oui, il habite par là
— Monte derrière le bar où les jeunes se soûlent
Rien à faire, ils noient leur chagrin
Dans de maudits rêves vomis devant la foule

Chaque taudis devient ta maison
Connue et méconnue ta présence pullule
Je te vois partout

— Comment a-t-il pu sortir de là se demande ma voisine
Inimaginable !

Moi je sais

Pour capter ton onde et ton passé

Je photographie la vieille nonchalante

Par amour pour Césaire elle se laissa faire

— On votera pour lui jusqu'à sa mort

— C'est son entourage qui ne vaut rien

— C'est la même chose partout...

Monsieur Giscard aussi...

— Césaire est né ici mais ses parents étaient du Lorrain

Les vieux sont toujours accueillants

Au seuil de la mort il n'y a plus rien à perdre

Les jeunes montrent les dents de l'hostilité

Mais la révolte est déjà morte et enterrée

Tout le monde a endossé le Mektoub et son deuil

La même histoire des deux côtés de l'Atlantique

Le soleil étouffe les projets et

Les plantes mangent les plantes pourtant

Nous ne sommes ni niaiseux ni onctueux

Le court-bouillon court dans nos veines

Mais la frondaison est absente

Tu n'as rien bâti dans ton village
Que peut faire un député-maire de Poésie?
Ambiguïté

ambivalence

hésitation

soucis

amour

rythme et cadence

Faut-il demander l'indépendance?

Quand

«Le coq gaulois a eu peur du coq martiniquais»

Tu t'assimiles à la marâtre par modestie

Et là je comprends ta gentillesse

Mais dans la négligence et l'arrogance

Je renie tes prouesses.

Pense au musée mausolée de L.S. Senghor dans son Djilor
À Bourguiba et son Monastir ressuscité des ruines
et de l'oubli

Ne dénigrons rien

Le hasard m'a montré Monastir inscrit en grosses lettres

Sur un bateau en rade de l'Anse-à-l'Âne

Tu vois, tout sert en fin de compte

De tous côtés on récupère et périlite

TESTAMENT DE MINUIT

Au bout du grand Midi sommeille la torpeur
Une barrière nie l'ardeur d'un peuple
Au bout de la racine déclarée
Rien n'a changé
Ni le frêle matin ni l'épanouissement des sources
Ni la nuit dure du tunnel de l'inespérance
Rien, les femmes continuent l'exode trompeuse
Et la profondeur des yeux échoue lamentablement
Rien... La même rengaine ronge comme la vérole
Le Tout-dire de l'adolescence
Les voix se clouent dans la boue du mépris
Le peuple servile se dynamite sans le croire
Comme le slogan tutélaire effaceur de lèvres fragiles
Bouillonnement inutile rappelant les cris de siamois
Le sinistre continue orchestré par la Blanchœur
 parasite
 Errant
 Formant
 des vagues en quête de résistance
Mais rien au grand Midi grandiose !
Seules des crevaisons d'ombres silencieuses

Où l'inanité devient la raison du paraître
Perroquets dans l'angoisse vitale
Nouée comme la sœur Jerba
Berbérie galeuse qui s'effrite
Entêtée, lovée dans sa pestilence

À l'Autre extrême, une tromperie se renouvelle
Comme un soleil perçant des nuages commerciaux
Dans l'ère des pétro-nullards
Au bout du Grand-Midi...
Nos Îles laborieuses sans fruit
Étalées après le trébuchement colonial
Ajustent encore leur nudité désastreuse
Et le sens commun ne nourrit plus
Le chauffeur de taxi renoue la vérité défaite
Sa voix souriante répète
« Il faut des siècles... »
Vois les Béni-oui-oui essoufflés
Leurs semences sans mémoire se logent
Étrangères dans le refuge aveugle et bavard
Dans le fourmillement du rendement lugubre
Les villes baissent leurs têtes inquiètes et usées
Les ombres tirent les ficelles de la misère
De cette flore luxuriante

Où l'humidité
gave l'éternel
recommencement

Pendant ce temps, chacun se demande s'il est heureux
Libre, les seins écorchés
Dans le monde ivre de possessions
Au bout du Grand Midi...
Quand l'étonnement surgit de la candeur
Quand le cri du hibou se fait entendre
Sur les orteilles vagabondes
Alors la foule inerte se secoue...
Sa mouvance fragmentée se scinde
Les ruptures de la joie écartent
Subitement de leurs faucilles
Les signes trompeurs de l'assujettir
Debout les jambes raides
Expriment leur rythme impérial
Leur danse libère les pierres éparses
et le marbre sculpté sur les places publiques
L'audace se transvase dans les cœurs
Et la panique lentement vomie
Se met à ressembler
à l'ignescence sanguinaire
régnant sur les mornes

EXCÈS DE SILENCE

De mémoire profonde tu surgis froissé
Inhabile à découvrir ta castration
Tu te cherches dans l'orgueil tatoué
En signe d'étrangement
Et l'énigme dessine ses bijoux de lumière
Dans les corps d'argile asservis
Et moi j'ai faim de ton cri... enfante mon
Éternel recommencement

Dans ton île inerte ma bouche vomit
Les prises de la nuit... conjure
Ceux qui ont souillé l'élan de ton esprit
Notre misère émaille encore les vaisseaux de leur talent
Parjures à enterrer dans les dunes du présent

Tu te cherches esprit rythme des caresses
Que la séparation du lobe nie à l'oreille
Notre tête nouvelle prédit l'hiver de l'ambigu
Incrédule éternité se couvrant de laine
Nos ancêtres veillent et surveillent
La marche de nos désirs épais
Inscrits sur la peau des foules bavardes

Un jour, muet de décentrement
Fouetter de sa brutalité
L'immobilité des choses
Sombre, le cœur prendra place dans l'harmonie du soir

La lutte est vaine lorsqu'elle s'ajuste
sur l'invisible moi
Abstrait qui s'éloigne de la forêt

Vains tes sacrifices dans la sauvagerie
Parmi tes cabris, la récolte s'abîme
Dans l'abondance des blessures ardentes
On importera toujours son camembert outre Atlantique
Juste pour dorer son cantique
dans les sourires bourgeois
Là, je t'admire : tu es le seul à être vrai
Non en toi-même mais
Dans la distance prise comme les crapauds
Tu fais des bonds dans l'infini
Et te démarques dans l'envie qui souffre
On se verra... Inch-Allah ! Espagnol ou mauresque
On le dit à qui veut l'entendre... prédire et redire
Son paradoxe de vouloir naître
Dans le présent labyrinthe des nuits

Tandis que le connaître du futur
Se calcule sur le fanatisme hallucinatoire
Médium ruisselant la confusion
Sur les fronts ridés comme des nuages
Une mer chante joyeusement sa tempête
Et l'orée des voix étincelantes met en déroute
notre soleil fusillé

YO PAS KA TIRÉ BOYAU
POUR METTÉ PAILLE

Une bibliothèque se cache
Dans les taudis des siècles
Et prolifique la police lève
Royalement le menton dans la luxuriance
La canne à sucre en fleur
Balaie sensuellement le ciel
Parsemé de nuages aveugles

Un chœur de crapauds voyelle la nuit
Symphonie stridente étouffant le conquérant
L'Intrus euphorise ses grimaces
Mais la lune vigilante
Réveille les corps endoloris
Et la France mère patrie s'incrute
Comme une limace douloureuse
Dans la chair laiteuse des noix
De Coco

Des paras sillonnent le village
Terrassant au fusil le vent qui passe
Et l'ordre établi sonne le glas

Des turbulences
Ailleurs des visages canonnés
Accueillent la promesse migratrice
À table, la sarde a goût de rouget
Et la salade de Christophines, c'est du nouveau
L'aigre-doux des mémoires s'arrose
De vagues de cumin inattendues
Plus loin je tourne la page historique
À l'intersection des sources de l'exil

Je me promène dans la faune majestueuse
Ma peau saupoudrée de piquûres enroule
Les bestioles invisibles
Comme les poivrons farcis mijotant
Le retour des sauces

J'écoute un instant
L'impératrice Joséphine de la Pagerie
Raconter son histoire dans la vitrine
Ses bas raccommodés font la nique
À ses souliers pointus bottant le lierre
De nos ancêtres délabrés
Sur ces souliers légendaires un cœur brodé
S'illumine de deux yeux moqueurs

Visage interrogateur ternissant notre lumière
Ce cœur aux ventricules de fer
Accumulant
Les chaînes des pieds
et les chaînes des cous
Cent cinquante esclaves
Pour sa plantation qui égrène
Des silences incendiés

En face une raffinerie dans la fougère
Arborescence, en ruine aujourd'hui
Le tronc grêle couvert de cicatrices
Madame Rosette subtile explique
La splendeur et la misère des goûts
Odeurs, fleurs, plantes et bagous
Sous le charme je me tais et laisse
La nervosité mordre l'anecdote
Juste pour illustrer d'un document, un document
Une clochette de vache appelle les enfants sereins
Déjà une tradition se dessine
Avalé, le temps s'étend sur les dos paternels
À jamais soumis
Des gens à qui tout est dû
Des gens à qui rien n'est dû

La ration de guerre fonde la première égalité
Tout le monde est sur le même pied fauché
Seul le marché noir relève le défi

Au loin, les intellectuels se querellent
«Le peuple suit» dit un critique
Mais le frère bourgeois appelle Félix
Son nègre comme le cheikh son l'Arbi
Le raffineur est toujours l'esclave le plus cher
Il sait le quand, le pourquoi et le comment
L'extraction qui jaillit
D'une sueur de gingembre

Napoléon balance sans cesse
Ses avantages dodus
L'esclavage continue à faire histoire
Et le sucre coule de source
Vêtu de sa maladive mémoire
Joséphine fit cocu l'Empereur
Le tzar surmonta les dunes des jouissances
Déjà la querelle froide gèle
Le sang de la Constance
Sans passer par la Sibérie
Les mêmes chapitres se répètent
Personne n'écoute

Avec son châle et ses diadèmes sur la tête
On me dit qu'elle est normande
Moi je vois une Algérienne fille de Dey
Où est passée la chance
Si la sœur de Guadeloupe a tort
S'indépendire
De la France pour dépendre
De l'Amérique
Elle est plus efficace à ce que
Disent les charlatans des médisances.

Quand rétablira-t-on la diablesse
Qui loge dans les fromagers ?
Et finira-t-on le parcours de Victor Schoelcher
Pour récupérer cette mer de bananiers ?
Et s'accrocher à la racine du manioc ?

Alors librement nous voyagerons sur nos prunes
de Cythère
Et nous porterons nos parures de flamboyants
Pour offrir au Monde entier des bougainvillées
Et les crotons multicolores feront notre richesse

YO PAS KA TIRÉ BOYAU
POUR METTÉ PAILLE

CHRONIQUE DU COLONISÉ

Ton mea-culpa luxuriant ressemble
À la faune de ton île
Il expose ton corps-cahier
Comme le chantier-carrefour de l'indigence
Et je t'oublie, toi dont j'adore
La verve verbale
Et l'exotisme rocambolesque des images
Tu as su les dépasser
Ces Blancs peureux qui s'agenouillent
Devant le dictionnaire de tes mots
Déchirés
Entre le respect de tes prouesses
Et l'avilissement de ta couardise

J'éclate
Comme ces nuages épais
Qui s'attardent sur l'horizon
Pour narguer ce peuple affamé,
Assoiffé d'eau potable...
En plein Square Fénélon
J'ai bu le jus de ta canne à sucre
Et j'ai cru boire le leghmi

Des palmes de mes ancêtres
Nettoyant les recoins obscurs
De ma mémoire étoilée
J'aurais dû dire tatouée d'enracinement
Ici je ne suis plus l'exilé à priori
Je retrouve la parole de mes frères
Voix authentique de colonisés
Qui refusent l'insurrection
Pour parader
Les voitures de la faim bourgeoise
Les muscles débiles chantent
Leurs plaintes de crapauds
Dans la rue de la liberté
J'ai vu le génocide
De notre Afrique

L'écharde coloniale épée
Plantée dans chaque corps-passant
Les rapaces se sont alignés derrière le général
Domptant le présent après les fouets du passé
Zébrant à jamais notre patience
La même topographie bâtarde que mon Maghreb
Circule dans nos veines
Et ma moelle épinière n'arrête pas

De fabriquer des globules rouges pour l'amour
De l'embolie

Et je les entends déjà crier
Mektoub, c'était écrit
C'était écrit sur l'écorce des oliviers
C'était écrit dans la force des cacaoyers
Les jubahiers donnant des accolades au dénouement
Et ces gestes qui nous ont balancé derrière l'histoire
Tout en renouvelant
L'histoire des marchés aux esclaves

Cette Métropole jouant le jeu de l'accueil
Pour recycler la fierté du mépris
Nous flanquant son camembert en pleines gencives
Histoire de maintenir la victoire
De l'amertume
Alors que notre lait suinte
Dans les rigoles du désespoir
Alors que nos fruits chevauchent
Leurs estomacs touristiques
Chez nous rien que la réplique...
Rien que la mimique

Où sont passés nos phares ?
Où sont passées nos créations ?
Où es-tu Césaire de la jeunesse ?
Où est ton chant natal ?
Au retour de l'âge perché sur ta mairie
Tu ressasses
Comme un Boudha bedonnant
Les mêmes cantiques
Les mêmes Alléluia,
Les mêmes Fatiha insipides
Qui baïllonnent les grondements,
Pourtant
La tôle ondulée étale sa misère même si
Des taudis jaillit parfois une villa qui parade
Goulûment ses jalousies

J'ai vu le grand-père offrir une poignée
De piments jaunes, verts et rouges
La grand-mère les enveloppe dans un sachet gris
Pendant ce temps les petites filles
Jouaient avec des chiots
Répétant toujours la même phrase
« Odile meurt dans la forêt »,
« Odile meurt dans la forêt »

Histoire de meubler
La maison excavée de mobilier
Vide
Où ne dansent que les ravets du Dimanche

Joyeux Noël aux puces
Qui se multiplient pendant que
M. Raymond le Béké contrôle
Par l'absence
Des terres in comptées au loin
La marmaille Hélène et Milène, Sonia et Marie-Renée
Joue à l'insouciance
Devant eux
Des régimes de bananes couverts
De plastique bleu
Pour faire concurrence au ciel.
Personne ne nargue les bananes
Destinées à être jetées
Surplus des Hôtels Frantel et Méridien
Où règnent l'ennui américain
Et le vertige européen de l'arrogance
Heureusement, il y a le rêve :
Blanchette se fait violer par un mouton
Noir

Vengeance du paisible
Le danger bifurque.
Point de nage dans Ste-Anne
Le monde se noie dans
L'Hibiscus chatoyant ses couleurs
Et l'imagination se régale
En dépit des fossoyeurs.

SALUT À TOI MÈRE CARAÏBE

Salut à toi mère Caraïbe

Tes coraux

scintillent dans mes veines

Et me déracinent de l'œil de la nuit.

Je trouve ma voix enfouie

Dans l'angoisse du temps

Et les lubies ancestrales me serrent la gorge

Et couronnent nos convulsions indéfectibles

L'Île-papillon

avec Basse-Terre enflée

Où poussent les hauteurs

Se remplit

Les poches de sourires touristiques

Sans cesse mentionnés

Comme la sève adroite irriguant le sang

D'un songe pré-établi

Tes hauteurs biffent l'horizon

Rôdeur fondu dans l'avilissement

Et la Grande-Terre plate
Comme un drap étale son linceul
Couvrant des pensées intraitables
Remontées par une mécanique meurtrière
Et nous voici célébrant
La défaite de couscous arrosé
 au champagne
Dans la gargotte Bois-Lélé
Où la devinette
Tourne en rotules de colère

Et chacun serre sa joie
Comme le germe d'un moment happé
Aux fleurs et aux idoles
Je passe et retourne pour absorber
Une forêt d'idées
Sur les murs de tes villes
avilies
«On Sel chemin sé l'indépendance»
rythme dans les Discos
De l'humanité affamée
Devant les Gavés où
Clignote l'ampoule de l'ennui

On passe les cartes de Novotel
Pour arrêter la colique
Mais tout se répète même
Les chants ostentatoires du rituel
Rimés par les méandres de vies avalées
Dans les désastres du vide
Dehors l'Île se déplume
Par l'irréel imposé d'outre-Atlantique
Notre terre saccagée de remous
Par l'intruse assassine
La menace pèse lourd sur nos coiffes
Nos aisselles fourrées de peur
Donnent le vertige
La timidité s'arme de coutelas
et grimpe sur les talus
Recherchant
une hypothétique fleur de Balisier
Au bec plus vorace
qu'un désir qui rougeoie

Mais voici les soleils d'osier
Qui meublent nos maisons
Leur légitime défense
rayonne

Comme ces gerbes de bambous
Mélancoliques dominant de loin
La fougère prolifique
Alors le colibri répare
 les conflits du coeur
Pour démolir
Les vestiges néfastes de l'attente
Planter et récolter en toute saison
Dans le champ de l'entente.



Imprimé au Canada à York University
4700 Keele Street
Toronto, Ontario M3J 1P3
<http://www.yorku.ca/printing/index.htm>

HAÏTUVOIS *suivi de* ANTILLADES

— HEDI BOURAOUI —

Haïtuois est le salut d'un poète du Tiers-Monde à une sœur-âme: Haïti. Ce poème-essai se veut révélateur de l'ontologie haïtienne. Il présente, sans discours discursif, l'inarticulable: *il donne à voir*. Le calembour-titre, grinçant, populaire (*aie, tu vois!*) rend, par son télescopage de syllabes, la réalité physique et psychique de cette île tragique, son syncrétisme, ses déchirements. Cette architecture baroque de l'oeuvre, tantôt en vers, tantôt en prose, cette écriture ici concertée, là libérée, ce message hiéroglyphique ou transparent, tour à tour, sont à l'image de l'anarchie culturelle qui caractérise la situation haïtienne. Ces matériaux disparates, ce puzzle que le lecteur doit reconstituer, reflètent la Caraïbe et ses apports complexes (indiens, français, espagnols, africains et anglo-saxons) qu'une prosodie traditionnelle serait inapte à représenter. A travers son masque (la peinture-poésie), Haïti se fait sous nos yeux et livre sans complaisance et sans bavure son timbre unique.

Poète de notre temps, Bouraoui, le fraternel qui traque l'Homme où il se trouve, a su tisser un fil ténu qui unit l'Afrique à la diaspora, le Maghreb à Haïti. »

Extraits de la préface de JACQUELINE LEINER

Hédi Bouraoui est né à Sfax (Tunisie) en 1932. Il a fait des études de lettres en France et aux États-Unis, et obtenu un doctorat en littérature comparée à Cornell University. Il a enseigné en France et aux États-Unis. Il est actuellement professeur titulaire de littérature française et comparée à York University, Toronto (Canada).

